

## Ce moi encombrant

N° 662 ■ Mercredi 23 février 2005 ■

« **Plutôt me connaître qu'être connu** », a dit un personnage à la mode dans une enquête sur l'art de vivre par le « lâcher-prise ». Jolie formule, mais insuffisante, il faudrait ajouter : « et enfin ne plus chercher à se connaître — ce but inaccessible ». C'est ce qu'explique assez bien François Jullien dans *Nourrir sa vie à l'écart du bonheur* (Seuil), malgré son habituelle pédanterie et un style amphigourique qui en fait un auteur à la mode chez les snobs : je préfère la sobriété claire de J.-F. Billster (*Tchouang Tseu*, chez Allia). Par sa quête du bonheur, l'Occidental à l'ego gonflé gâche le cours naturel de la vie. Mais ces subtilités de la philosophie orientale touchent-elles encore les employés chinois obligés de travailler dix heures par jour sept jours sur sept (un télé-trottoir à Pékin) ? En lisant *Séparations nécessaires* (Payot), les Mémoires d'un psychanalyste argentin, Emilio Rodrigué (célèbre, paraît-il, pour sa biographie de Freud — qui a reçu l'imprimatur de la papesse Roudinesco), je me suis une fois de plus félicité de n'avoir jamais été psychanalysé : ce qui m'a toujours arrêté, c'est la personnalité du psy, car ces gens-là me paraissent avoir un ego surdimensionné et autant de problèmes que moi.

C'est la photo du « maître » en couverture qui m'a intrigué : une allure de vieil entraîneur de boxe bouffi de bière. Rien de respectable. Et, en effet, ce gosse de riche a mené une vie de patachon. Dans cette Buenos Aires qui est, avec Paris, le dernier bastion du freudisme orthodoxe, Rodrigué a été un thérapeute plutôt sage qui se débattait dans les querelles sectaires entre les orthodoxes fidèles à la fille, Anna Freud, les kleinien, les jungien (et j'en passe). Cette première partie est plutôt rasoir. Puis, aux alentours de 68, après quelques histoires d'amour assez classiques, il s'éclate : au Mexique, il goûte aux champignons sacrés avec une sorcière indienne et, dès lors, batifole dans le champ des psychothérapies de groupe (à la Reich, qu'il ne cite même pas). Il fait un stage en Californie, à Esalen (proche du fameux groupe de Palo Alto), et ça ressemble à un centre de bien-être pour bobos. Puis il tombe amoureux d'une belle Noire de Bahia qui finit au culte vaudou. Il s'installe définitivement à Bahia, dont il apprécie la plage pour son jogging, sans parler d'un fou, d'un voyou et d'un chien dont il fait des portraits pittoresques. J'ajoute quand même qu'il a quitté l'Argentine pour des raisons politiques lors de la prise du pouvoir par les militaires. Cette deuxième partie est assez passionnante, avec une bonne dose d'humour. Néanmoins, je n'ai pas adhéré au bonhomme, qui me paraît ne s'être soucié que de lui-même : toutes ces expériences enrichissaient son moi, mais on ignore s'il en faisait profiter ses patients. Il ne montre aucun intérêt pour ses malades : ils étaient sans doute parfois des cas intéressants dont il pouvait tirer un enseignement pour sa vie, et là, il a bien vécu !

**Si Lacan quand il est à la mode**, il ne nous dit rien de ce qu'il en a tiré, sans doute peu de choses, puisqu'il accorde plus d'importance au corps qu'au verbe. Mais, comme Lacan, il me paraît avoir traité ses clients en cobayes (on sait que Lacan réduisait les séances à dix minutes. Remarquez, un psychiatre d'hôpital, l'autre jour à la télé, avouait que, débordé, il avait réduit ses consultations à vingt minutes. Vous vous rendez compte : un gars qui a du mal à s'exprimer, à peine assis et bredouillant, on lui dit « merci, au suivant » !). Dans ses fêtes fusionnelles et érotiques, Rodrigué ne guérit peut-être pas, mais, au moins, il ne frustre pas. Là où il dépasse un peu les bornes, c'est quand il décrit longuement son initiation à l'héroïne. Un peu dingue, tout ça.

**À ce propos, j'ai revu « Sweet Movie »**, qui a trente ans : on y voit Pierre Clementi en marin de Kronstadt, Samy Frey en chanteur mexicain, Anna Prucnal faisant un strip-tease devant un gosse, Carole Laure nue dans du chocolat liquide et, surtout, cette secte reichienne où on copulait en groupe, pissait et vomissait dans la bouffe (le gourou viennois est aujourd'hui en taule pour pédophilie). C'était pas un bon film, mais aujourd'hui personne n'oserait tourner ça : je n'irai pas jusqu'à le regretter, mais quand je pense que j'avais envisagé de rentrer dans une « communauté », je me dis que ce fut une époque dingue, dingue, dingue.

Pas dingues du tout, les *Mémoires* du père de Leopold (chez Laurence Teper) : imaginez un personnage de *Labiche* se racontant, ou plutôt un noble ridicule de la *commedia dell'arte* tout content de lui, hyperréac, intégriste, le pauvre Giacomo en est mort dix ans avant son père (qui n'a pas un mot sur lui!). ■

CHARLES  
2 €